

laient après être arrivés la veille, d'Oswego, New-York, par voie de Boston.

On trouva sur la personne de l'auteur de ce double crime d'abonantes preuves qu'il avait en vue de se suicider depuis longtemps. Le dos d'une vieille enveloppe portait l'inscription suivante au crayon :

"Envoyez mon corps à Margaret Doyle, à la Rivière John, Nouvelle-Ecosse. Que Dieu ait pitié de moi,—J. Nicholas Doyle."

ILE DE TERRENEUVE.—Nous traduisons d'un récent numéro du *Globe* l'article qui va suivre :

"La dernière lettre de notre correspondant terreneuvien nous parle de découvertes qui promettent de renverser toutes nos idées au sujet de cette colonie ancienne mais quelque peu négligée, et de faire de Terre-Neuve la Grande-Bretagne de l'Amérique Orientale. Le district de la baie St. Georges paraît posséder tous les avantages propres à en faire le séjour d'une population nombreuse et prospère. D'une part, un sol fertile, couvert de bois de service d'une bonne description ; du charbon en abondance et de la meilleure qualité ; du sel de qualité supérieure—ce qu'il faut pour tirer bon parti des inépuisables richesses de l'Océan ; — de l'autre, le pétrole, le gypse et le plomb contribueront à la prospérité et à la richesse future d'une terre qu'on a regardée jusqu'ici comme à peine supérieure à une aride solitude, dont toutes les ressources étaient concentrées dans les pêcheries de ses environs. Si la moitié de ce que notre correspondant indique se vérifie par de subséquentes investigations, alors l'île de Terre-Neuve par sa position et ses alentours, deviendra en peu de temps un pays industriel et prospère.

"Située comme elle l'est à quelques jours de voile des côtes de l'Irlande, la grande voie de communication entre l'Europe et ce continent pendant l'été, passera sans contredit à travers la région dont notre correspondant parle. En égard aux divers minéraux si précieux que l'île renferme, il ne sera pas difficile d'obtenir des capitaux suffisants pour profiter de ses ressources.

"Si le charbon de Terre-Neuve est aussi excellent qu'on le dit, il sera avantageux de l'exporter plus en grand.

"Naguère, cette île constituait un pays à peu près inconnu, rarement visité par les touristes, et dont on ne faisait guère mention dans le monde que pour sa morue et ses chiens. Il n'en est presque plus ainsi maintenant, et une île aussi grande que l'Irlande et qui renferme d'incalculables ressources, promet enfin de recevoir l'attention qu'elle mérite."

VOL DE \$10,000.—A 9 heures, jeu li avant-midi, de la semaine dernière, deux individus habillés à l'américaine sont entrés au bureau de la Banque Ville-Marie, Côté St. Lambert. L'un d'eux, qui paraissait très-affairé, demanda en entrant à voir une carte géographique de la province de Québec ; il voulait, disait-il, examiner le parcours d'un certain fleuve. Le commis le fit entrer dans son bureau et lui donna ses coudées franches, croyant qu'il avait affaire à quelque commerçant de bois désireux de connaître aux eaux de quelle rivière il pourrait confier ses billets.

Le prétendu commerçant de bois examina attentivement la carte géographique et prit force notes. Mais pendant que tout cela se passait, l'autre américain, resté en dehors du comptoir, exécutait un tour d'adresse qui prouvait que le yankee n'en était pas à ses premières armes ; il escamotait un rouleau de billets de banque et de chèques évalués à \$10,065.

Les deux étrangers sortirent après avoir commis ce vol, et ce ne fut que quelques minutes plus tard que les employés de la banque s'aperçurent de ce qui s'était passé.

Mercredi, à 10 hrs ces américains sont entrés à la Banque des Marchands, probablement aussi dans le but d'y toucher quelques fonds.

Sur le revers des chèques volés, se trouve le sceau de la Banque Ville-Marie, lequel porte la date du 6 novembre 1873. Les officiers de la banque prient ceux qui auraient connaissance de ces chèques d'en informer la police.

M. Fauteux, l'un des officiers de la banque, a suivi un individu qu'il croyait être l'un des deux voleurs. Ce dernier est entré dans un magasin de la rue Notre-Dame, a fait l'empêchement d'un chapeau et a dit aux commis qui le servait, d'envoyer cet article à l'hôtel du Canada, chambre No. 10. M. Fauteux arriva à l'hôtel avant le porteur du chapeau. Il alla frapper à la porte du No. 10 ; elle était fermée à clef. Personne ne répondit, mais celui qui l'avait loué, l'homme au chapeau, s'était, paraît-il, lancé par la fenêtre et avait pris ses jambes à son cou.

Les choses en étaient là, quand, vers trois heures, hier après-midi, les agents de police, Cullen et Bouchard, à la recherche des coupables, sur le chemin de Lachine, virent passer à fond de train, deux vigoureux coursiers, attelés à un élégant buggy. Dans la voiture se trouvaient trois personnes, dont deux inconnues, et l'autre, le fameux Den Thompson, l'un des acteurs comiques du Théâtre de la Puissance. Les agents avec le tact qui les distingue, virent bientôt que ce véhicule contenait, sinon les deux coupables du vol de la Banque Ville-Marie, du moins quelques individus qui fuyaient la ville pour échapper à la justice.

A la vue des limiers qu'ils avaient sans doute reconnus, deux des promeneurs descendirent précipitamment de voiture et prirent la clef des champs. Quant à Den Thompson qui conduisait les chevaux, il fut arrêté et amené à la station centrale. Il a été interrogé le même jour, et tout porte à croire que les révélations qu'il sera appelé à faire, mettra la police sur les traces des véritables coupables.

DE TOUT UN PEU.

M. Francisque Sarcey consacre au regrettable et regretté Théophile Gautier un article ému dans lequel il fait revivre le gai poète de sa jeunesse.

En voici quelques passages :

Il y avait chez Gautier une veine éminemment française qu'il n'a pas assez exploitée : cet homme, qu'on peint toujours comme un Oriental égaré dans notre civilisation, était dans le fond un grand raillard, qui aimait à la façon de nos vieux conteurs, les grosses et franches lippées de rire. C'est de ce goût de drôleries rabelaisiennes qu'il s'est nés les *Jeunes France*.

Je ne crois pas que ce pamphlet étincelant de gaieté et de malice ait eu beaucoup de succès en sa nouveauté. Il n'a pas dû faire plaisir à l'école romantique, dont il raillait les travers et les ridicules ; il n'a donc pas été soutenu et prôné par elle. D'un autre côté, le débraillé voulu de ses allures, la crudité de son langage, ont évidemment choqué les pu leurs timorées de

la bourgeoisie correcte. Tout ce que je puis dire, c'est qu'en ma jeunesse c'était un des livres les moins lus de Gautier ; et je crois même que les exemplaires en étaient introuvables. Ceux de la première édition sont devenus fort rares et, quand l'un d'eux passe en vente publique, tous les bibliophiles se le disputent au feu des enchères.

Le *Figaro* publie une biographie très élogieuse de M. le duc de Chartres, second fils du duc d'Orléans, qui se distingua pendant la guerre sous le nom de Robert le Fort. Elle donne l'idée d'un jeune homme brave et d'un prince brillant, cherchant la guerre où il pouvait. Ses parents le firent étudier à l'École militaire de Turin, et ensuite, pour l'occuper, lui permirent de s'engager dans un régiment piémontais. Il aurait mieux valu qu'il laissât ses études militaires incomplètes, puisqu'il ne pouvait servir pour l'Autriche qui, hélas ! combattait le drapeau français. Le prince était à Palestro et s'y fit remarquer. La politique du Piémont n'ayant pas tardé à se dessiner tout à fait contre le Pape et contre le roi François II, la reine Marie-Amélie, catholique et napolitaine, exigea que son petit-fils ne restât pas plus longtemps compagnon d'armes de Garibaldi. C'est un trait qui honore à la fois les sentiments et le coup d'œil de la vieille reine. Le duc de Chartres et son frère aîné, le comte de Paris, toujours à dessein d'échapper aux mauvais conseils de Poissiveté, prirent parti dans la guerre d'Amérique, où ils payèrent fort bien de leur personne. Le même conseil malheureux auquel ils avaient obéi en Piémont leur fit embrasser la cause du Nord. Le *Figaro* dit qu'ils s'y portèrent "avec ardeur." Nous pensons que l'ardeur fut pour la guerre seulement et non pour le drapeau, et qu'aujourd'hui, voyant mieux quelle fut la guerre et ce qu'est devenu le victoire, leur point de vue a changé. Cette guerre n'a pas eu des résultats dont la civilisation puisse être contente. Elle a mis dans le Sud les blancs sous le joug des noirs ; dans le Nord, elle a fait prédominer le soldat et le vivandier. Du reste, le duc de Chartres s'y conduisit comme un jeune Français chevaleresque, qui se préoccupe surtout de bien faire et d'étudier le métier. Un prince, quelles que soient ses idées, veut d'abord savoir battre l'ennemi ; c'est pour cela qu'il est fait, et c'est sa grosse affaire. On sait comment le duc de Chartres a mis à profit l'expérience de ses campagnes d'Amérique. Un jour, l'histoire de Robert le Fort fournira des chansons de geste, et nous consolera de l'histoire des maillots et *escorcheurs* de 1870. MM. Gambetta et Jules Favre avaient grandement raison, à leur point de vue, de ne pas vouloir que ce fils de France ni aucun des siens servit dans les armées de la République. Elle déteint leurs lauriers. Si le nom de Robert le Fort avait été connu, ainsi que celui de son oncle et beau-père Joinville, et s'ils avaient pu faire connaître alors les nobles et loyaux sentiments qu'on attendait d'eux et qu'ils ont montrés, les trois années que nous venons de passer auraient été épargnées à la France. M. Thiers et la République finissaient à Bordeaux. Mais l'expiation n'était pas accomplie.

Ces réflexions semblent nécessaires pour compléter l'intéressante biographie du duc de Chartres. Les aventures piémontaises et américaines pourraient suffire à la gloire d'un jeune homme de bonne maison, mais elles sont légèrement inconsidérées ; la gloire d'un prince demande autre chose. L'officier piémontais et américain n'est qu'un étudiant qui prête à d'agréables récits. Le soldat de 1870, le visiteur de Frohsdorf en 1873, est un homme du sang de France, et il donne au monde des exemples français.

LOUIS VEUILLOT.

Les dissensions politiques actuelles en France rappellent certains vers écrits en 1818 applicables à la monarchie et à l'empire. Une feuille de papier pliée sur sa longueur contenait à droite et à gauche respectivement :

Vive à jamais	L'empereur des Français
La famille royale	Est indigne de vivre
Oublions désormais	La branche des Capets
La race impériale	Doit seul le survivre.
Soyons le soutien	Du fier Napoléon
Du duc d'Angoulême	Exécrons la mémoire.
C'est à lui que revient	Cette punition
L'honneur du diadème	Est le prix de la gloire.

Quand on déplaît le papier on lisait ceci : "Vive à jamais l'Empereur des Français" etc.

UN HOMME.—Je viens de passer deux heures en haute et douce compagnie. Je viens de relire, dans un petit volume publié à Genève, 4, rue Corratier, chez Grosset et Trembley, la collection des lettres de M. le comte de Chambord, de 1841 à 1871. Trente ans de correspondance et dans ces trente années, pas un mot que la conscience de l'auguste prince ait à regretter, pas une page à déchirer, pas une syllabe de cet exilé de naissance que les Français puisse maudire, pas une défiance de la part de ce noble esprit, pas un détour de la part de cette ligne droite, pas une colère de la part de ce méconnu. Il a manqué seulement de savoir faire en ce siècle de roueries.

Cette lecture est pres que un pèlerinage. Elle en est donc et les indulgences pour les âmes croyantes. On en sort meilleur, comme d'un bain de loyauté. Chaque lettre pour ainsi dire est une station au pied de quelque vertu patriotique ou chrétienne. Ce n'est pas à dire que M. le comte de Chambord soit un saint du temps passé, pétrifié dans sa niche. Il n'a pas même cela contre lui. Il est juste, il est moderne, il est libéral, vous dis-je, autant que pas un d'entre vous, et s'il vaut mieux que les hommes de son temps, ce n'est pas à dire qu'il ne soit pas de son temps.

Je ne crois pas qu'un honnête citoyen aux yeux duquel l'esprit de parti n'aurait pas mis ses lunettes, puisse tirer de la lecture des lettres de M. le comte de Chambord une objection contre l'avènement de ce noble prince au trône qu'ont occupé ses aïeux, les auteurs de la France, et le voudrais que chaque Français lût et relût ce que je viens de lire.

Il ne faut pas que les brûlantes questions de la politique nous fassent oublier les affriolantes questions de mode que nul événement ne saurait suspendre, même pour un instant.

M. Chapuis, du *Sport*, le courriériste officiel de l'élégance et du bon goût, va nous donner le véritable ton du jour.

Et nunc erudimini.

Si ce hiver nous sommes entrés dans une vole définitivement stable, le sentiment, qui prévaut aujourd'hui dans la manière dont quelques élégantes s'habillent, se généralisera, et nous assisterons à une rénovation à peu près complète en fait

de modes féminines. Pour l'instant, ce caractère de simplicité élégante que nous avons signalé se renferme dans le cercle de quelques femmes, qui s'habillent pour elles et non pour la rue, pour se visiter entre elles, pour leurs dîners, leurs réunions intimes, précurseurs des belles assemblées qu'on attend.

Vous aurez un avant-goût de ces modes en expectative si vous rencontrez des types de jeunes femmes comme Mme la comtesse de Paris, la belle Mme de Villeneuve, Mme la duchesse de Fezenzac, la comtesse de Brantes, la marquise de Canisy, la comtesse de Vielcastel, etc. Vous reconnaîtrez quel rôle le sentiment individuel tend à faire prévaloir dans l'ensemble et les détails des toilettes. Mais nous n'en sommes encore qu'au sentiment, car rien d'absolument neuf ne s'est produit jusqu'ici.

Nous pouvons seulement constater que parmi ces dames, ce qu'on appelle encore le chapeau tend de plus en plus à disparaître. Le capulet se maintient ; le capulet en crêpe de chine noir, brodé de jais, reste comme la coiffure du matin par excellence, chaud, confortable ; il variera seulement par les garnitures, tantôt rehaussé d'un paquet de violettes, tantôt d'un voile fantaisie ; mais la vogue du capulet même n'atteint pas à l'engouement qu'inspire le chapeau Léopold Robert pour le dehors et les promenades, déjà fort remarqué au printemps dernier, quand il fut porté par Mme de Villeneuve aux premières courses de Longchamps.

Mme de Villeneuve portait alors ce chapeau tout feuillage de vigne et grappe de raisin, avec quelques roses jetées çà et là. Ce qui milite en faveur de ce chapeau auprès des femmes de goût, c'est qu'il se prête à toutes les fantaisies individuelles dont on veut l'illustrer. Il pactise avec tous les agréments imaginables, toutes les dentelles, toutes les fleurs de la création. Son mérite est de suivre les lignes et la forme de la tête, d'encadrer délicieusement le visage, et d'accuser par son ensemble la distinction de la femme qui le porte.

L'Opéra n'existe plus. L'Académie de musique a été complètement détruite, la nuit dernière, par un incendie terrible que n'ont pu conjurer le courage et les efforts énergiques des sapeurs-pompiers et des troupes arrivées en toute hâte sur les lieux.

A onze heures et demie, dit le *Rappel*, un incendie, qui a promptement pris des proportions considérables, a éclaté rue Rossini, dans les magasins de décors de l'Opéra.

Ces magasins étaient, hier, bondés de décors ; dix-sept cases étaient pleines ; ce qui représente les décors de sept ou huit opéras en ce moment au répertoire. Parmi ces décors, il faut citer ceux de *Don Juan* ; et ceux de *Jeanne d'Arc* (ce dernier opéra actuellement à l'étude).

On frémit en songeant aux conséquences que le désastre aurait pu avoir si c'eût été jour de représentation, et à l'épouvantable panique qu'il aurait occasionné parmi les spectateurs.

Les pompiers, avec le courage et la décision qui ont toujours distingué cette troupe d'élite, se sont, aussitôt arrivés, mis en mesure de combattre le fléau.

Ils ont tenté d'abord de pénétrer, au moyen d'échelles, dans le magasin des décors, afin de découvrir le foyer de l'incendie. Mais d'épais tourbillons de fumée qui venaient les suffoquer ont, pendant une demi-heure, rendu infructueux les efforts de ces braves gens.

Un d'eux, même, est tombé asphyxié. Ses camarades ont dû, en toute hâte, l'emporter hors du foyer de l'incendie.

A minuit et demi, les flammes se font jour tout à coup par toutes les ouvertures donnant sur la rue Rossini.

Des échelles sont appliquées précipitamment contre les fenêtres des bâtiments de l'administration, on brise les carreaux, on appelle à grands cris les employés qui ont pu, ignorant l'incendie, rester dans les appartements.

Les pompes trouvent promptement à s'alimenter ; mais la grande pompe à vapeur, qui arrive à son tour, ne trouve pas une masse d'eau suffisante pour rendre les services que l'on pouvait attendre d'elle.

Les groupes compacts qui affluent de tous côtés deviennent bientôt une foule énorme ; la plupart des citoyens se mettent avec empressement au service des pompes.

A une heure du matin, on sent déjà que le théâtre est condamné, des lueurs gigantesques éclairent l'horizon ; c'est un immense désastre.

C'est dans un magasin de décors situé au-dessus de l'écurie où les soldats de la garde républicaine mettaient leurs chevaux, que l'incendie s'est déclaré.

Un caporal de sapeurs-pompiers, le nommé Billet, se trouvait sur le grand mur qui séparait le fond de la scène du reste des bâtiments. Le mur s'est écroulé subitement, et le caporal est tombé avec les débris dans la fournaise.

C'est le seul accident qui se soit produit.

La cause du sinistre n'est pas encore connue. On a parlé d'une explosion de gaz. Ce qui est certain, c'est que l'incendie a commencé dans le petit magasin des décors.

Il a été impossible d'opérer le sauvetage du corps du sapeur Billet, qui est enseveli sous trois mètres de décombres.

Le 20 octobre a eu lieu à Paris la revue des *joueurs d'orgue*. Ces honorables industriels, dont nous nous sommes crus déliivrés un bout de temps, ont reparu plus mélancoliques que jamais. Chaque semestre, ils sont réunis à la préfecture de police, où l'on vise leurs livrets.

L'anecdote suivante me revient à ce propos à la mémoire. Elle concerne Rossini et un pontif de la ville.

Lorsque le maestro demeurait rue de la Chaussée-d'Antin, il trouva un jour devant sa porte un pauvre diable qui tournait son orgue de Barbarie, et exécutait à sa manière le *Di tanti palpiti*. Les passants s'arrêtaient. Tout à coup une voix sort du cercle et s'écrie :

—Plus vite donc, plus vite !
—Quoi donc, monsieur ?
—Tourne plus vite, c'est *allegro*.
—Mais, monsieur, je ne sais pas....
—Tiens, comme cela, comme cela.

Et, saisissant la manivelle, Rossini, que personne ne reconnaît, tourne dans la mesure voulue.

—Merci, monsieur, je profiterai de la leçon, dit le musicien. Le lendemain, la même orgue s'arrête, et joue cette fois le *Di tanti palpiti* comme on le lui avait appris la veille.

—Bravo ! crie une voix partie de la maison d'en face. Bravo ! bravo ! bravo !

Et un louis tombe aux pieds de l'artiste ambulancier. Rossini faisait bien les choses, avouez-le. Le joueur d'orgue faillit en faire une maladie.

Le Liquide Rhumatique de Jacobs est une marque le commerce. Le Liquide Rhumatique de Jacobs est de meilleur liniment.